

janvier /  
juin  
2009  
N° 8



# Lettre de l' Aislf

Association Internationale des Sociologues de Langue Française

## Éditorial

Coincidence amusante, cette *Lettre* n°8 contient deux points forts : les réflexions de nos présidents d'honneur à l'occasion du 50<sup>ème</sup> anniversaire de l'AISLF et la présentation, avec rétrospective, des activités du Comité de Recherche n°6 sur les *Parcours de vie*. Des parcours faits de filiations et de ruptures, aussi bien côté sociétés que côté sociologies.

La création de l'AISLF en 1958 revendiquait une autonomie face à certains courants lourds de la sociologie états-unienne (empirisme positiviste et fonctionnalisme). Un demi-siècle plus tard, le tableau est complètement différent : les courants sociologiques déterministes alors dominants sont devenus minoritaires, les divers historicismes sont entrés en crise durable, la division du travail sociologique a favorisé les approches « micro », interactionnistes et individualistes ; par ailleurs, la puissance américaine est entrée en déclin relatif, et si l'anglais reste dominant, la reconnaissance

générale du pluralisme culturel et linguistique, portée en partie par les ressacs de la mondialisation, accorde une légitimité aux différences, y compris sociologiques. Il ne faut pas oublier toutefois que cette dynamique d'affirmation des différences concerne aussi le monde francophone ou partiellement francophone et qu'elle nous invite à pratiquer une francophonie ouverte sur la multiplicité des cultures avec lesquelles nous sommes en étroite relation.

Ruptures mais aussi filiations. Certaines tensions théoriques étaient déjà là et le sont encore, sous des formes différentes : comportement/action, holisme/individualisme, agents/acteurs, explication/compréhension, déterminisme/liberté ; le courant matérialiste qui se renforce en psychologie aura certainement des répercussions sur notre discipline.

En 2058, l'AISLF fêtera peut-être ses 100 ans ! Quelles sociologies et quelles sociétés ? Le siècle passé nous a appris à vivre avec l'incertitude, entre contingences, inerties et inventions.

Nous voilà déjà dans la préparation du thème de notre futur XIX<sup>ème</sup> Congrès, qui se tiendra à Rabat au Maroc. Merci à celles et ceux qui nous ont envoyé leurs suggestions. Au moment où vous lirez ces lignes, le Bureau sera en train d'en discuter pour dégager une première orientation générale. Nous ne manquerons pas de vous tenir au courant.

André Petitat

## Sommaire

Éditorial	1
Activités des CR et GT	2
Dossier : Cinquantième de l'Aislf	8

## ■ Activités des CR et des GT

### Colloques organisés par les CR et GT au deuxième semestre 2008

#### **Développements pour/contre la pauvreté Médiations théoriques, techniques et politiques 21-23 août 2008, Montes Claros, Brésil**

Ce colloque s'est déroulé à Montes Claros, Brésil, dans le cadre du CR30 *Inégalités, identités et liens sociaux*. L'organisation a été assurée par l'Universidade Estadual de Montes Claros – UNIMONTES, à travers le Programme Maîtrise en Développement social (PPGDS), l'Unité de Recherche CesNova d l'Universidade Nova de Lisboa et la Chaire francophone de Travail Social et Politiques Sociales de l'Université de Fribourg.

Le colloque et les activités organisées en parallèle se sont déroulés pendant quatre jours et ont compté avec la présence de 350 participants. Lors de la séance inaugurale les interventions scientifiques ont été assurées par le Ministre du Brésil du Développement Social, le Dr. Patrus Ananias et par les Professeurs Chanoine François Houtart et Guy Bajoit, Professeurs émérites de l'Université catholique de Louvain. Au cours des séances plénières suivantes, les principaux thèmes du colloque ont été introduits par 8 conférences données par des chercheurs de différents pays et représentant différentes sensibilités disciplinaires. Le rythme de l'échange scientifique a été très soutenu et s'est réalisé à travers 17 Groupes thématiques dans lesquels ont été présentées 200 communications.

Avec l'objectif d'élargir la participation au monde professionnel, ont encore été organisés, en parallèle, huit Séminaires techniques ouvrant sur des thématiques définies au préalable avec les intéressés. Ces séminaires ont été organisés en collaboration avec la Municipalité de Montes

Claros et ont été animés par des chercheurs mobilisés dans le cadre du colloque. Dans le même sens, une ouverture en direction de la communauté étudiante a conduit à l'organisation de douze Mini-cours destinés, pour l'essentiel, aux étudiants de 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> cycles.

Portant sur les difficultés du développement, le colloque a mobilisé également la société civile et des représentants du Tiers secteur qui travaillent au sein des communautés rurales et urbaines défavorisées. Ainsi, parallèlement au colloque s'est déroulé un Marché de l'économie solidaire qui a d'ailleurs été largement mobilisé pour la production du matériel d'appui au colloque. Dans le même sens s'est tenu une Exposition de projets sociaux centrés sur des multiples dimensions des problèmes sociaux et économiques de la région.

Une nouvelle édition du Colloque "Développements pour/contre la Pauvreté. Médiations Théoriques Techniques et Politiques" est prévue, à nouveau à Montes Claros, pour août 2010.

**Casimiro Marques Balsa**  
<cm.balsa@fcs.unl.pt>

#### **Sessions francophones du CR 14 1er Forum de l' AIS 5-8 septembre 2008, Barcelone, Espagne**

Le CR 33 *Sociologie de la communication* de l' AISLF a organisé, en collaboration avec le RC 14 de l' International Sociological Association (AIS/ISA), une session francophone lors du « 1st ISA Forum of Sociology » qui a eu lieu à Barcelone du 5 au 8 septembre 2008. Seize communications ont été présentées. Elles étaient réparties en trois ateliers : « Espaces médiatiques », « Réalisations technologiques et espaces publics contemporains » et « Cyberspaces ». Cinq nationalités différentes étaient représentées. Le RC 14 de l' ISA est l'un des très rares à faire une place au français, en particulier grâce à la collaboration avec le CR 33 de l' AISLF. Cette collaboration sera renouvelée lors d'un prochain colloque prévu en 2011 à Rhodes.

**Francis Jaureguiberry**  
<francis.jaureguiberry@univ-pau.fr>

**Droit et réglementations des activités économiques, approches sociologiques  
2 et 3 octobre 2008, Cachan, France**

Organisé à l'École Normale Supérieure de Cachan par Jérôme Pélisse (Université de Reims, IDHE), Thierry Delpeuch (CNRS, ISP) et Christian Bessy (CNRS, IDHE), ce colloque de deux jours était soutenu par la Mission de Recherche Droit et Justice, l'IDHE et l'ISP Cachan, la région Ile de France, les réseaux « sociologie du droit et de la justice », « sociologie économique » et « sociologie des relations professionnelles » de l'Association française de sociologie, le Working Group on the Comparative Studies of the Legal Profession de l'ISA (dirigé par E. Lazéga, Université Paris Dauphine) et le CR03 *Études socio-juridiques – Sociologie du droit* de l'AISLF (dirigé par Pierre Guibentif, ISCTE / Université nouvelle de Lisbonne).



L'objectif de cette manifestation était d'analyser comment le droit constitue un cadre contraignant autant qu'habilitant les modes de réglementations des activités économiques. De manière alternative à une approche qui considère le droit comme exogène aux organisations, il s'agissait d'appréhender les modes d'endogénéisation du droit au sein des sphères économiques et organisationnelles, en considérant aussi comment ces activités économiques et de travail contribuent à transformer le droit et l'exercice de la justice. Visant à initier un dialogue entre chercheurs de disciplines variées (sociologues, juristes, économistes, gestionnaires, historiens), il a montré comment les acteurs du monde juridique et du monde économique se saisissent du droit, en le construisant, en le mobilisant ou en y résistant, en l'articulant à d'autres normes que les seules règles juridiques ou en se positionnant aux divers niveaux qui régulent les activités économiques.

Dix-huit contributions (de Français, Canadien, Anglais et Américains) ont été présentées et discutées durant deux journées devant une soixantaine de participants, autour de trois interrogations principales : comment s'articulent les différents types de normes, quelles sont les relations entre droit et marchés et comment se déploient et sont mobilisées les normes juridiques dans les relations de travail et d'emploi ? Au-delà de la présentation de travaux inscrits dans une approche néo-institutionnaliste croisant sociologie du droit et sociologie des organisations (L. Edelman, University of Berkeley ; R. Stryker, University of Minnesota ; ou M. Suchman, Brown University), ont été abordés l'importance des normes comptables, des instruments de certifications ou de contrôle, le rôle des juges ou d'autres acteurs du droit ou encore l'histoire de la catégorie de spéculation. Un ouvrage visant à éditer les actes du colloque est en préparation.

**Jérôme Pélisse**  
<[jpelisse@idhe.ens-cachan.fr](mailto:jpelisse@idhe.ens-cachan.fr)>

**Les nouvelles configurations de la  
mobilité humaine  
26, 27 et 28 novembre 2008, Ponta  
Delgada, Açores, Portugal**

Ce colloque international était organisé par le CR30 *Inégalités, identités et liens sociaux*. Dans un contexte de mobilité croissante, à tous niveaux, et surtout dans des domaines qui ne sont pas les secteurs traditionnels de la mobilité sociale, les sociétés se restructurent autour de nouvelles modalités d'interaction sociale. Jamais auparavant l'espace et le temps n'avaient été autant réduits et comprimés, même en ce qui concerne l'interaction ; jamais comme aujourd'hui les frontières sociétales, de classes, ethniques ou socioculturelles n'ont semblées si fluides et perméables, défiant nos conceptions conventionnelles. Ainsi, les préoccupations sociales relatives à l'émigration et à l'immigration, centrées sur les questions du travail et de l'intégration sociale, font émerger

de nouveaux protagonistes en favorisant particulièrement la restructuration des politiques sociales et l'intervention publique.

Ce colloque a offert l'occasion de débattre de différentes dimensions et de différents aspects de la mobilité humaine, dans ses récentes configurations sociales, spatiales et politiques. On ne pourrait trouver cadre plus adéquat que celui des espaces insulaires (dont l'archipel des Açores est un cas particulier). Demeurés longtemps des espaces qui ont traditionnellement manifesté des problèmes associés à l'émigration, avec des marques structurelles bien visibles, ils sont actuellement confrontés à de nouveaux défis concernant les réalités de l'immigration et les effets de la mondialisation, à l'image du reste du monde. Le grand nombre des communicants, appartenant à des champs de recherche les plus variés et de différents pays, confirme l'intérêt du thème. Au cours du colloque furent présentées 9 conférences en session plénière et 40 communications réparties entre onze groupes thématiques :

- Échanges culturels en contexte de mutations;
- Mobilité de formation et échanges interculturels;
- Transformations économiques et professionnelles de la mobilité;
- Territoires d'accueil;
- Identités et communication en contextes migratoires;
- Vulnérabilités familiales et genre;
- Mobilité intergénérationnelle et trajectoires professionnelles;
- L'école, le jeune et le monde;
- Migrations internes;
- Diversités et spécificités de la mobilité d'aujourd'hui;
- Contours et singularités de la mobilité.

**Fernando Diogo** <fdiogo@uac.pt>  
**Licínio Tomás** <lmvtomas@gmail.com>



## Le Comité de recherche n°6 Parcours de vie et vieillissement

### Origine

En 1992, lors du congrès de Lyon, sous l'intitulé « Sociologie du vieillissement », Christian Lalive d'Épinay (Genève) et Monique Legrand (Nancy) ont lancé ce qu'on dénommait alors un groupe de travail « en voie de formation ». Deux ans plus tard, le GT est officialisé ; son titre est modifié en « Parcours de vie et vieillissement » ; en 2000 à Québec, il devient Comité de recherche (CR6) et son directoire s'élargit à Jean-François Bickel (Genève), Verena Haldemann (Québec) et Didier Vrancken (Liège).

### Domaine de recherche et orientation théorique

La dénomination du CR6 indique la substantifique moelle de son programme. **Vieillesse**, et non pas vieillesse. Peut-être peut-on tenir un discours philosophique, ou encore d'anthropologie générale sur la « vieillesse éternelle » ; sans doute doit-on, si l'on est sociologue ou psychologue social, étudier ces représentations sociales qui figent les « vieux » dans la tête des gens. Mais le sociologue sait – ou devrait savoir – que le processus (vieillesse) est à l'origine de l'état (vieillesse), et que ces états décrits par les enquêtes transversales ne sont jamais que les clichés, au sens photographique du terme, les « instantanés » en soi éphémères puisque d'emblée dépassés par la marche du processus, mais qui créent l'illusion de la pérennité par le seul fait d'être reproduits, publiés.

Ajouter **Parcours de vie** à l'intitulé d'origine souligne le primat du processus sur l'état : une personne âgée est le produit de sa vie de même que la population âgée, dans une société donnée et en un temps donné, est le produit de l'histoire et de la dynamique de celle-ci. Dans cette perspective, les personnes âgées ne sont pas étudiées en elles-mêmes, mais dans leur enchâssement sociohistorique. L'approche microsociologique est légitime à condition de prendre en compte de manière dialectique le contexte macrosociologique (sociétal) ainsi que

les médiations meso-sociologiques, groupes et institutions qui cadrent le monde de vie des individus. Par « dialectique » nous entendons ici que les trajectoires individuelles ne sont pas des simples produits sociaux, mais que les individus sont proactifs dans la construction de leurs trajectoires et de leur environnement sociétal.

En mettant l'accent sur les processus et leur historicité, le CR6 inscrit ses travaux dans le cadre d'un double héritage théorique et de recherche. D'une part, le riche cadre théorique offert par la « sociologie générative française », perspective bien illustrée par les travaux de Georges Balandier et de Roger Bastide sur les mouvements religieux et les sociétés et les mouvements religieux africains (pour le premier), afro-brésiliens (pour le second) ou encore, dans un registre apparemment distinct et pourtant apparenté sur les maladies mentales (Bastide). On en retiendra ici deux principes. Le premier consiste dans la séparation de trois moments de l'analyse et dans leur mise en perspective : l'étude de la genèse du phénomène, celle de sa structure et enfin celle de la dynamique. Commentant une phrase de Franz Boas (« il ne suffit pas de savoir comment sont les choses [*structure*]), mais comment elles sont venues à être ce qu'elles sont [*genèse*] »), Georges Balandier ajoutait : la démarche doit également « s'inscrire dans un mouvement dialectique qui envisage [...] les procédés grâce auxquels les choses restent provisoirement « ce qu'elles sont » et décèlent les forces qui leur imposeront de nouveaux agencements [*dynamique*] » (Balandier, 1960). Le second principe est celui de « totalité », ou encore d'« enchâssement socio-historique », que nous évoquons plus haut et qui implique, dans l'analyse, de distinguer dans ces « forces » de transformation celles qui relèvent de la nature même du phénomène étudié (« dynamiques du dedans ») et celles qui sont propres à son environnement (« dynamiques du dehors »). Ce dernier principe est tout aussi central pour le deuxième courant dans lequel s'inscrivent les travaux et les réflexions du CR6. Il s'agit d'un ensemble de recherches qui revendique le label de « parcours de vie » (*Lifecourse, Lebenslauf*)

et qui est développé depuis les années 1980, avant tout dans les pays anglo-saxons, germaniques et nordiques. On peut parler aujourd'hui d'une orientation théorique, au sens de Robert K. Merton, dans la mesure où elle comprend un ensemble de propositions qui circonscrit un champ commun d'études et qui guide l'analyse tant sur le plan théorique (appareil conceptuel et questionnement) que sur le plan empirique (stratégies d'enquête et d'analyse). Ce courant trouve sa source d'inspiration dans *L'Imagination sociologique* de Charles Wright Mills (« L'existence de l'individu et l'histoire de la société ne se comprennent qu'ensemble » Paris, Maspéro, 1967, p. 7), l'étude de référence est celle que Glen H. Elder a menée autour des années 1970 sur le devenir de deux cohortes californiennes formées dans la décennie 1920, qui ont été suivies pendant plus de trente ans (*The Children of the Great Depression : social change and life experience*, Chicago, University of Chicago Press, 1974. Une deuxième édition, largement complétée, a été publiée par Westview, Boulder, Colorado, en 1999).



La perspective du parcours de vie focalise le déroulement des vies humaines (des « biographies ») qu'elle se

propose de comprendre et d'expliquer à partir des intersections entre trois temporalités fondamentales : (1) celle du donné de l'être humain comme être vivant et de son développement (le temps biologique) ; (2) celle du contexte historique, donc de l'« oikos » socioculturel dans lequel toute vie humaine émerge et se déploie en interaction avec d'autres vies humaines, un « oikos » qui lui-même se transforme du fait de l'activité de celles et ceux qui l'habitent (le temps de l'histoire) ; (3) celle du travail de réflexivité, donc d'interprétation et d'auto-interprétation, qui instituent les êtres humains en acteurs historiques (l'historicité du sujet). Ce cadre programmatique a deux implications : le *champ d'étude sociologique* stricto sensu concerne l'articulation entre les biographies et les contextes sociohistoriques, mais la nature transdisciplinaire de l'objet appelle au dialogue et au travail partagé avec les sciences psychologiques et les sciences de la vie <sup>1</sup>.

## De quelques temps forts

Depuis 1992, le CR6 a tenu plusieurs sessions lors de chaque congrès de l'AISLF. Le dernier en date, Istanbul 2008, a été l'occasion, pour quelque quarante collègues, de présenter leurs travaux. Mais l'activité et les échanges ne s'interrompent pas dans les intervalles des congrès. Relevons, à titre d'exemple, quelques temps forts.

- 1997, Genève, en collaboration avec le Fonds National Suisse pour la Recherche scientifique, une vingtaine de spécialistes (dont plusieurs du Nord de l'Europe) se réunissent pour traiter de la spécificité du grand âge et des défis que son étude adresse aux sciences sociales. (Cf. : C. Hummel (dir.), *Les sciences sociales face au défi de la grande vieillesse*, Université de Genève, Centre interfacultaire de gérontologie, 1999).

- 1999, Nancy, colloque sur les mutations récentes de la retraite et des conditions d'accès à celle-ci (Cf. M. Legrand (dir.), *La retraite, une révolution tranquille*, Ramonville Saint-Agne, Éditions érès, 2001).

- 2005, Lille, en collaboration avec le RT7 (Réseau thématique) de l'Association française de sociologie, colloque sur l'accompagnement de la vulnérabilité au grand âge. Une sélection des communications se trouve sur le site : <http://perso.numericable.fr/~sitedurt7/je.htm>

- 2006 Liège. Le CR6 s'associe avec le GT19 (Sociologie de l'action sociale) pour organiser, dans le cadre de l'Université de Liège et avec le soutien du Fonds National Belge de la Recherche scientifique, un colloque sur « Parcours de vie et politiques sociales ». Une première sélection des travaux de ce colloque est publiée dans l'ouvrage : *Le social à l'épreuve des parcours de vie*, D. Vrancken et L. Thomsin (dir.), Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, 2008 ; et les actes intégraux paraissent en 2009 aux Éditions de l'Université de Liège.

- 2007 Paris. Le CR6, le RT7 de l'Association française de sociologie et le REIACTIS (Réseau de recherche international sur l'Âge, la Citoyenneté et l'Insertion socio-économique)

organisent à Paris les journées d'études «L'âge et le pouvoir en question : intégration et exclusion des personnes âgées dans les décisions privées et publiques». (Communications sur le site : <http://perso.numericable.fr/~sitedurt7/je2007.htm>.)

## Innovations et perspectives

Mentionnons, pour conclure, deux réalisations en cours qui débordent largement le cadre traditionnel des activités d'une association scientifique.

- **Un programme international de recherche** : le CR6 a été le support informel du développement international de la recherche CEVI (*Changements et Événements au cours de la Vie*). Cette recherche porte sur la relation entre contextes socio-historiques et biographies individuelles; elle prend pour levier d'analyse la notion de changement – changements récents



dans la vie ; principaux tournants de la vie ; principaux changements sociohistoriques survenus pendant la vie – et scrute la perception subjective qu'en ont des adultes à différents âges de la vie (donc relevant de générations distinctes). Elle a

pour but de tester un certain nombre d'hypothèses sociologiques et psychosociologiques en perspective comparatiste et internationale. De ce fait, elle permet de scruter les similitudes et les différences nationales des parcours de vie dans un monde en voie de globalisation. Conçue et initiée en 2004 par Stefano Cavalli et Christian Lalive d'Épinay (Université de Genève), il s'est peu à peu tissé autour d'elle un réseau international comprenant à ce jour neuf équipes de huit pays (trois latino-américains et cinq européens) <sup>2</sup>.

- Sous l'égide du CR6 de l'AISLF et du RT7 de l'Association Française de Sociologie, élaboration d'**un manuel de « Sociologie de la vieillesse »**, qui présentera un état des recherches et des connaissances. Un groupe

éditorial a été constitué lors du congrès d'Istanbul ; il est formé de Cornelia Hummel, Monique Legrand, Isabelle Mallon, Vincent Caradec, Daniel Réguer et Daniel Thomas ; il a déjà tenu deux séances de travail (octobre 2008 et mars 2009) ; son ambition est de terminer le manuel pour le prochain congrès de l'AISLF (2012).

Ces deux initiatives en sont à des stades différents de développement. Pour l'AISLF, l'une et l'autre font entrevoir la possibilité d'une évolution importante. En plus d'être un lieu de rencontres, d'échanges et de stimulations scientifiques, ce qui est le propre d'une association savante, elle deviendrait également un foyer transnational de recherches et de production de connaissances. Telle pourrait être la manière par laquelle l'AISLF relèverait le défi d'une « sociologie globale ».

**Christian Lalive d'Épinay**  
<[christian.lalive@socio.unige.ch](mailto:christian.lalive@socio.unige.ch)>  
**Monique Legrand**  
<[monique.legrand@univ-nancy2.fr](mailto:monique.legrand@univ-nancy2.fr)>  
**Didier Vrancken**  
<[Didier.Vrancken@ulg.ac.be](mailto:Didier.Vrancken@ulg.ac.be)>

**NB :** Lors du congrès d'Istanbul, le CR6 a élu à son directoire Monique Legrand (Nancy), Didier Vrancken (Liège), Cornelia Hummel (Genève) et Daniel Thomas (Québec).

### Références bibliographiques

BALANDIER G. (1960), « Dynamique des sociétés archaïques », dans GURVITCH G. (dir.), *Traité de sociologie*, Paris, PUF, Tome 2, p. 461s

LALIVE D'ÉPINAY C., BICKEL J.-F., CAVALLI S. & D. SPINI (2005), « Le parcours de vie, émergence d'un paradigme interdisciplinaire », dans GUILLAUME J.-F. (dir.), *Parcours de vie : regards croisés sur la construction des biographies contemporaines*, Liège, les Éditions de l'Université de Liège, pp. 187-210

LALIVE D'ÉPINAY C., avec la coll. de J.-F. BICKEL, S. CAVALLI & D. SPINI (2005), « De l'étude des personnes âgées au paradigme du parcours de vie », dans MERCURE D. (dir.), *L'analyse du social: les modes d'explication*, Québec, Canada, Les Presses de l'Université de Laval., pp. 141-167

SAPIN M., SPINI D. & É. WIDMER (2007), *Parcours de vie. De l'adolescence au grand âge*, Lausanne, Presses Polytechniques Romandes

### Notes

1. L'état actuel de ce paradigme fait l'objet de deux publications découlant des activités de l'AISLF : Lalive d'Épinay, Bickel, Cavalli & Spini, 2005 ; Lalive d'Épinay, Bickel, Cavalli & Spini, 2005. Signalons aussi le petit ouvrage de Sapin, Spini & Widmer (2007), le premier à notre connaissance en langue française.

2. Les équipes sont formées des collègues suivants: Stefano Cavalli et Christian Lalive d'Épinay (Université de Genève ; initiateurs du projet et coordinateurs du réseau, 2004) ; Liliana Gastrón (Universidad Nacional de Luján) et Julieta Oddone (Facultad latinoamericana de Ciencias sociales et Universidad de Buenos Aires, Argentine, 2004) ; Hugo José Suárez (Universidad Nacional Autónoma de México, 2005) ; Christian Bergeron et son directeur de thèse Daniel Mercure (Université Laval, Québec, 2007) ; Victor Concha, Eduardo Guichard et leur directeur de thèse Guillermo Henriquez (Universidad de Concepción, Chili, 2008), Didier Vrancken et Rachel Brahy (Université de Liège, 2009), Monique Legrand (Université de Nancy II, 2009), Erika Borella et Rossana de Beni (Universita degli Studi di Padova, 2009) et Jean-François Bickel (Université de Fribourg, 2009). On trouvera des informations plus détaillées, ainsi que la liste des publications déjà réalisées, sur le site: <http://cig.unige.ch/recherches/cevi.html>.

### Informations éditoriales

La *Lettre* de l'Association Internationale des Sociologues de Langue Française est adressée  
- à tous ses membres, soit par voie électronique, soit par voie postale  
- à ses partenaires institutionnels ou scientifiques

#### Responsable éditorial :

André Petitat

#### Conception :

Sophie Le Garrec

#### Réalisation :

Odile Saint Raymond

**Crédits photos :** Philippe Delbos, Anne Péré,

Odile Saint Raymond

**Contact :** <[aislf@univ-tlse2.fr](mailto:aislf@univ-tlse2.fr)>

**Retrouvez la *Lettre* sur notre site Internet :**

[www.aislf.org](http://www.aislf.org)

## Dossier : Le cinquantième de l'Aislf

**André Petitat,  
Président de l'Aislf  
Université de Lausanne, Suisse**

### **AISLF, cinquantième anniversaire : passé, présent et futur**

Il vaut mieux deux fois qu'une. Lors de notre 18<sup>ème</sup> congrès à Istanbul, nous avons déjà consacré un moment à notre 50<sup>ème</sup> anniversaire en nous concentrant sur Georges Gurvitch et Henri Janne, nos deux figures fondatrices. Quelques mois plus tard, le 17 novembre 2009, à l'occasion d'une réunion du Bureau de l'AISLF, nous nous sommes arrêtés pour fêter une fois encore notre demi-siècle, en donnant la parole à nos présidents d'honneur, nombreux à n'avoir pas pu venir à Istanbul. Voici leurs interventions. Chacun a procédé à sa manière, tantôt en évoquant des souvenirs mémorables, des amitiés vivaces, tantôt en analysant le passé et en sondant l'avenir.

Merci à Georges Balandier, à Édouard Tyriakian, à Marcel Bolle de Bal, à Christian Lalive d'Épinay (absent lors de la commémoration mais présent dans ce dossier), à Liliane Voyé et à Daniel Mercure de s'être prêtés à cet exercice. Mes remerciements vont bien sûr aussi à Monique Hirschhorn, nouvelle présidente d'honneur, qui a organisé cette seconde séance anniversaire ; et enfin à MM. Pierre Grégory, Vice-chancelier des universités de Paris et Axel Kahn, Président de l'Université Paris-Descartes, qui ont soutenu cette manifestation et nous ont fait l'honneur d'y participer, dans la prestigieuse salle Louis Liard de la Sorbonne.

Quelques mots d'introduction. En regard de l'histoire imprévisible, les commémorations fondées sur le système décimal et les révolutions

cosmiques ont toujours quelque chose d'un peu artificiel. Disons que c'est une occasion d'opérer un retour sur soi et de pointer certaines tâches. Dans les années 1950, la sociologie américaine était tiraillée entre les hauteurs théoriques parsoniennes et un empirisme peu inspiré. Sorokin et Mills déploraient l'absence d'imagination de nombreux travaux ; des mots célèbres sont restés dans les annales : testomanie, testocratie, quantophrénie. Gurvitch avait peur que de jeunes chercheurs français se laissent séduire par ces sirènes un peu mécaniques.

Cette crainte n'était pas infondée puisque la sociologie accélérât alors sa mue en direction d'une discipline autonome, bientôt ancrée dans des laboratoires et des départements, puisant de moins en moins ses ressources humaines et intellectuelles dans des disciplines plus anciennes comme la philosophie, l'histoire ou la psychologie. Gurvitch redoutait que cette institutionnalisation se fasse dans un esprit technocratique, et c'est sans doute la principale raison qui l'incitera à créer avec Henri Janne une association internationale de sociologues de langue française, pour préserver non pas la tradition française en tant que telle mais les chances de développements sociologiques indépendants de certains courants américains alors dominants.

L'AISLF s'est voulue dès le départ un outil de protection de la diversité des paradigmes, un rempart contre certaines espèces trop simplistes. Elle est née et elle vit encore, au-delà de ses mutations, sous le signe du pluralisme. Et je pense que l'on peut affirmer que l'AISLF a bien joué et continue de jouer son rôle d'incubateur et de réseau de diffusion de nouvelles approches et théories.

Depuis lors, la sociologie américaine a bien changé. Les échanges d'idées entre les mondes anglophones et francophones se sont intensifiés, chacun gardant ses particularités, ses accents propres. Nous savons qu'en dépit de la diffusion mondiale des différents paradigmes sociologiques, chaque région linguistique, voire chaque pays, développe une sociologie aux tonalités distinctives. Cette pluralité des configurations nationales et régionales de notre discipline nous rappelle que les sociétés se conjuguent à la fois à l'universel et au singulier.



En préservant cette diversité, nous préservons les probabilités de naissance de paradigmes locaux au destin local mais aussi de paradigmes locaux au destin international.

Si l'idée de pluralisme a ses vertus, elle a aussi ses inconvénients. Elle peut signifier « que chacun cultive son jardin selon l'approche qui lui plaît ». Cette attitude empreinte de relativisme se conjugue assez bien avec la posture inverse, qui consiste à faire chez soi, dans sa propre tribu épistémique, la critique des autres. Irénisme et exclusivisme aboutissent à des carences complémentaires : soit l'oubli soit le refus de chercher à articuler des paradigmes partiels, même s'ils se bornent à un segment de l'action.

Articuler des régimes d'action contradictoires implique des totalisations hétérogènes. Logiquement contradictoire ne signifie pas sociologiquement incompatible. Beaucoup de sociologues se posent aujourd'hui des questions qui poussent dans ce sens. En voici quelques-unes : est-il vraiment utile et nécessaire d'intégrer séparément la rationalité des délibérations individuelles et les habitudes pratiques dans des théories générales irréciliables ? Faut-il tenir pour incompatibles les logiques de l'intériorisation, de l'action rationnelle, de l'interaction symbolique, de la co-construction de l'objectivité sociale ? Peut-on s'en tenir à une sociologie strictement compréhensive ou strictement explicative ? L'intersubjectivité de nos interactions et l'interobjectivité des mondes constitués sont-elles inarticulables ? Ne faut-il pas plutôt conjuguer l'imparfait du subjectif et l'imparfait de l'objectif ? Que faire encore des bases comportementales sur lesquelles s'élève le feuilleté de l'action, pratique ou réfléchi ? Comment coupler les différents types de causalité ? de compréhension ? Comment reconstruire les configurations hétérogènes qui concourent à formation de notre univers ?

Lorsque étudiant je lisais Gurvitch, j'éprouvais un sentiment étrangement contradictoire : il tenait un langage du mouvement, de l'érosion, du volcan (Proudhon, Marx, Bergson) et en

même temps son pluralisme (James, Husserl) avait un côté qui évoquait pour moi les cases typographiques. L'AISLF, sans aucun doute, a retenu son injonction à sans cesse faire éclater les concepts et la théorie. Dans ses groupes thématiques comme dans ses congrès elle a privilégié la lecture des émergences, des érosions, des inflexions. En même temps, elle s'est divisée en une cinquantaine de Comités de recherche et Groupes de travail, occupant une topographie compliquée d'espaces plus ou moins disjoints, où l'on pourrait sans trop d'effort retrouver des traces de la typologie gurvitchienne des groupements et des paliers en profondeurs.

Nous payons le prix de la spécialisation de la recherche ; nous nous activons chacun dans notre pré carré en espérant parfois y trouver une clef du monde immense, fragile, indéterminé. Cette tension local-global est décuplée par la mondialisation en cours. En même temps que nous gagnons en précision ethnographique de régions inexplorées, l'injonction vers l'intégration de ces connaissances devient plus impérative et plus difficile à réaliser. Nos disciplines sœurs, la psychologie, l'histoire, la science politique, connaissent des difficultés semblables.



Le chemin parcouru par l'AISLF est impressionnant. Nous avons eu nos animateurs infatigables. Je pense surtout au travail réalisé dans nos différents groupes thématiques. Durant les 50 dernières années, chacun de ces collectifs de travail a couvé plusieurs ruptures de perspectives, notamment pour faire face à d'importantes mutations d'objet. Pensons aux discontinuités théoriques et historiques relatives à la famille, au genre, à l'action sociale, à la ville, à l'éducation, à la religion, au travail, aux communications, etc. Il faudrait citer la totalité de nos groupes sectoriels.

Je me demande comment l'idée incongrue de fin de l'histoire, qui n'a d'ailleurs eu aucun succès en sociologie, a pu germer dans cette période foisonnante. Le sociologue de l'AISLF se considère volontiers comme un *historien du*

présent, plus volontiers à la recherche des ruptures que des continuités. Le plus souvent, il se considère comme engagé, au moins intellectuellement, dans la société en train de se faire. Dans nos groupes de réflexion, le souci d'invention de société le dispute fréquemment à l'ambition de description objective.

Avancer sans oublier nos disciplines sœurs, protéger le pluralisme sociologique, encourager les articulations de l'hétérogène et du contradictoire, coupler fragmentation empirique et appréhension du monde global, pratiquer la sociologie comme une histoire au présent, conjuguer connaissance et co-naissance, voilà quelques principes qui inspiraient déjà l'action de l'AISLF à ses débuts et qui sont encore à l'œuvre parmi nous. Ils ne seront pas inutiles pour essayer de décrypter et de théoriser les mutations en cours.

Notre 50<sup>ème</sup> anniversaire est aussi l'occasion de rendre hommage à celles et ceux qui ont fondé et développé l'AISLF, qui ont ouvert et animé nos nombreux groupes thématiques, qui encore, par leurs textes, leurs interventions, leurs recherches, ont fait de ces lieux des carrefours d'idées, de collaboration, de confrontation et aussi d'amitié. Un immense merci à toutes et à tous.

Que vive notre activité réflexive, attentive, empiriquement curieuse, critique et imaginative !

Que vive l'AISLF !



**Georges Balandier,  
Président de l'Aislf 1965-1968  
Sorbonne et ÉHESS, Paris, France**

### **Le cinquantenaire de l'AISLF, d'une époque l'autre**

I - Le privilège est grand, il me conduit à refaire le parcours, d'une naissance à laquelle j'ai été associé jusqu'à cette célébration du demi-siècle au cours duquel l'AISLF a prospéré en multipliant ses implantations. Cinquante ans d'une « époque l'autre » peut-on dire, par emprunt d'une formule inusuelle. Deux époques que l'éloignement fait dissemblables – comme l'appartenance à deux âges très différents d'une histoire moderne de plus en plus précipitée –, deux époques dissemblables qui contraignent pourtant à l'affrontement d'épreuves semblables. Celles d'un monde où il faut « refonder », répondre à l'obligation de nouveaux commencements : dans un cas, le cours des années cinquante du siècle passé, c'est-à-dire la période de reconstruction suivant la Guerre mondiale et annonçant les décolonisations ; dans l'autre cas, cette première décennie finissante d'un vingt-et-unième siècle, qui marque par les crises l'entrée dans un *nouvel âge*, tout autre, de l'Histoire, par l'avènement des sociétés très ou hyper-technicisées, numérisées, et les effets d'une mondialisation liée à la multiplication des réseaux qui l'accomplissent. Deux périodes où tout bouge, où tout bouge en même temps.

La première est celle de la naissance de l'Association dont Georges Gurvitch et Henri Janne ont été les initiateurs, puis les présidents originels successifs. Ils disposaient du prestige et des moyens institutionnels nécessaires : un Institut de sociologie à Paris et à Bruxelles, une chaire en Sorbonne et à l'U.L.B., une revue ouverte aux recherches renaissantes – les *Cahiers internationaux de sociologie*, créés par Gurvitch en 1946, la *Revue de l'institut de sociologie*, créée en 1920 à l'Institut de sociologie Solvay, et réanimée par Janne. Tous deux s'attachaient à redéfinir et reconstruire le domaine sociologique : Georges Gurvitch notamment, qui avait présenté avec Wilbert



Moore la « sociologie au XX<sup>e</sup> siècle », qui éditait son grand œuvre théorique – *La vocation actuelle de la sociologie* – et travaillait au *Traité de sociologie* construit sous sa direction. Quant à Henri Janne, son ouverture sur les « perspectives de la sociologie contemporaine » préparait l'élaboration d'une sociologie « générale » qui sera publiée plus tard, sous un titre révélateur : *Le système social*.

C'est de cette rencontre, et non pas seulement de la nécessité, d'un état de contrainte imposé par la reconstruction de l'après-guerre, que l'Association naît. Elle se constitue sur un tissu d'amitiés, auquel j'ai été intégré et qui entretient encore par le souvenir mon vif attachement. Elle ne devait rien à la défense corporatiste, et encore moins à une façon de compétition bureaucratique entre institutions. Mais ces circonstances affectives une fois rappelées laissent entière la question des conditions et des raisons, des causes et des objectifs.

1. Les causes « extérieures » tiennent, exprimées du point de vue des sciences sociales, à une situation internationale propice à la suprématie des États-Unis, de leurs institutions – universités prestigieuses, grands centres de recherche et fondations – et de leur contrôle exercé sur les nouvelles organisations internationales – notamment sur l'UNESCO, Organisation qui dispose de l'initiative par sa capacité de financement de projets, qui crée des instruments nécessaires à la diffusion des sciences de la société, en établissant le Conseil international des sciences sociales et l'« Association internationale de sociologie ». *L'attraction américaine* est alors forte, croissante : des futurs chercheurs reçoivent leur formation aux États-Unis ; des chercheurs actifs, en demande de moyens de travail, recourent à une aide financière américaine, directe ou indirecte. La science sociale française et francophone se reconstitue, *se refaçonne pour une part dans des moules américains*, en oubliant les initiateurs « officiels » – Auguste Comte et Émile



Durkheim. C'est, peut-on dire, l'effet *American Soldier* (pour l'empirisme) et l'effet Columbia et Paul Lazarsfeld (pour la méthodologie).

L'AISLF apparaît alors comme exprimant une *reprise d'initiative*, comme une volonté de retrouver place dans la tradition de la pensée sociale francophone, mais *en l'actualisant*. Cette reprise s'effectue avec pour arrière-plan l'espace de la « guerre froide » entre les nations constituées en deux blocs antagoniques. Dans une période, donc, de confrontation politique à hauts risques et d'exaspération idéologique. L'Association naissante ne pouvait qu'être soumise à ces effets.

En ce sens, la refondation francophone des sciences sociales comporte une forte *charge politique* ; elle est à la fois reconstruction et engagement ; elle est théoricienne, pragmatique et militante, tout cela en même temps qui exprime la diversité de ses composantes.

2. Les causes « extérieures » tiennent aussi à la montée des *décolonisations*. La naissance de l'Association se situe entre la Conférence de Bandung des pays non-alignés (1955) et le temps des indépendances (au tournant des années 1960). Le « provincialisme occidental » est ouvert par contrainte, la *domination* et la *dépendance* apparaissent sur la scène des sciences sociales, et le vocable tiers-monde se diffuse afin de désigner un nouvel ordre mondial en formation. Les guerres coloniales radicalisent donc autrement la pensée sociale, et la définition des disciplines s'en trouve changée : la sociologie est soumise à l'épreuve de la *différence*, l'anthropologie à l'épreuve de l'*évènement*, de l'histoire immédiate et du conflit. La rencontre, la conjugaison des deux disciplines en seront renouvelées.

3. Les causes ou raisons internes de fonder l'AISLF sont à la fois liées aux circonstances et à une tradition. Celle-ci, en France, relève en apparence du paradoxe. Alors que la pensée sociale y est depuis longtemps établie (de Montaigne jusqu'aux Encyclopédistes et aux Modernes), alors que la sociologie moderne y a ses fondateurs (Comte, Durkheim, Proudhon, Saint-Simon et Tocqueville), la discipline ne se

constitue pas d'abord en entière autonomie, *mais en relation avec la philosophie*. Alors qu'elle est autonome et déjà « professionnelle » dans le monde anglo-saxon, elle se crée ici dans des conditions propres à animer le conflit des traditions, un conflit qui se développera dans l'après-guerre, ce temps de confrontation intense des idéologies. Disons, pour ce qui nous concerne, que le débat entre Sartre et Aron, la controverse à partir de la critique de Sorokin traitant « des déboires de la sociologie américaine » sont les signes de cette confrontation, de cette période de turbulences où l'Association naît et en porte les effets.

II - L'Association ne s'établit pas comme une façon de directoire franco-belge, elle repose dès le départ sur l'espace francophone le plus « évident » – Québec, Canada et Suisse – et sur ses extensions par effet de décolonisation, et aussi d'affinités, notamment au Brésil, en Amérique latine. C'est d'ailleurs depuis l'extérieur que la francophonie s'est diffusée et illustrée (par Senghor et Bourguiba), et l'Association situe son initiative dans cette configuration culturelle. Elle sera d'ailleurs suivie sur cette voie par d'autres disciplines. Elle ne construit pas un enfermement francophone, mais multiplie au contraire les ouvertures, maintenant vers les pays de l'Europe de l'est et vers les pays « émergents ». Elle est l'objet de demandes accrues, les événements et les changements de générations donnent plus d'urgence à ce qui en est attendu. À commencer par ce qu'est la mise en commun d'une réflexion sociologique poursuivie par l'utilisation d'une même langue, véhicule d'un héritage.

C'est donc sous le signe de *la rencontre, de la rupture des enfermements* que tout a commencé. Durant une première période, les colloques sont l'occasion des grands rassemblements et de la diversification des thèmes d'étude. Et aussi d'une diversification des lieux de rencontre qui conduit à la découverte d'autres aspects du monde en devenir, d'autres parcours de la pensée sociale,

d'autres pratiques scientifiques. Le dernier colloque, tenu à Istanbul en 2008, est révélateur de ce mutuel enrichissement.

Organisation de rencontre, d'échange, de confrontation et d'information mutuelle, l'Association devient sous les présidences successives un instrument entretenant une recherche continuellement actualisée, et un organisme au service du travail des sciences sociales en francophonie. Des rencontres relèvent de plus en plus de l'initiative des membres, des comités de recherche et des groupes de travail accueillent des thématiques nouvelles, un soutien est accordé aux « jeunes chercheurs », et la politique de communication se renforce de la mise en œuvre des technologies actuelles. L'Association répond à des besoins et à des attentes : ses 1600 membres en apportent la preuve.



III - En un demi-siècle, plus rien ne ressemble au temps des commencements, ni le monde des sociétés et des cultures, ni les sciences sociales et leurs interrogations.

1. La sociologie, en tant que pratique, est devenue un *métier* d'expansion planétaire, mais de définition restée « mouvante » en raison même de cette extension. Cette incertitude, concernant la discipline et son exercice, porte à l'évidence et d'abord sur son objet. La reconnaissance du « métier de sociologue » et la multiplication de ceux qui l'exercent n'est pas un succès sans contrepartie de problèmes. La professionnalisation a pu réduire les relations avec les autres sciences, avec les sciences humaines – notamment la philosophie, l'histoire, la science politique. Ce qui n'était pas le cas durant la première période d'activité de l'Association, où le débat théorique se fécondait de ces relations ouvertes. Dans un temps de recomposition des savoirs, le nôtre de plus en plus, c'est redevenu une nécessité : les *regards croisés* font apparaître des éclairages nouveaux.

2. Il est un autre aspect du métier qui requiert notre attention, qui peut affecter sa légitimité

et son crédit. Une formule tout d'abord : la professionnalisation du métier de sociologue rend plus facile et donc plus recevable la « sociologisation » des autres métiers, des autres compétences professionnelles. Cette irrigation est souhaitable tant qu'elle n'entraîne pas une confusion des rôles, notamment entre le sociologue et l'expert, et réciproquement. Dans les sociétés actuelles, où les systèmes-machines intelligents fondent les compétences, l'expert « prend le pouvoir » et assure la gouvernance. Par rapport à lui, le sociologue doit maintenir la distance nécessaire au jugement critique et à l'actualisation risquée du décryptage social, à l'entretien de la fonction « exploratrice ».

Un autre danger de confusion s'identifie entre professionnels de l'information et de la communication et spécialistes des sciences sociales. Là encore, une formule peut signaler le problème : le sociologue agit comme un « médiateur », afin de rendre leur temps plus lisible aux contemporains, non pas comme une « figure médiatique », qui attire l'attention de ses contemporains. La sociologie de l'*actuel* ne se réduit pas à une pratique, prétendue plus élevée, du journalisme et des médias. La séduction des moyens – la technologie des médias – et le désir de visibilité peuvent « formater » la pensée sociale, endormir sa capacité exploratrice.

Simplifions, en disant qu'au-delà du problème d'identification – qui est sociologue ? qui est utilisateur extérieur des moyens, pratiques et résultats des sciences sociales ? – se révèle la contrainte de reconfiguration de ces sciences. Nous avons eu un colloque consacré à la sociologie des mutations, il se tenait après 1968, maintenant, il s'agit de bien plus que de mutations. C'est la réalisation d'une grande transformation inachevée, inachevable, commencée vers la fin des années 80 du siècle dernier. C'est alors l'entrée dans un « Nouvel âge » où tout tend à se définir en termes de mouvement, et de moins en moins en termes de structure et d'organisation. La mobilité affecte toute chose, et le *progrès* se conçoit moins comme une avancée unifiée, unifiante, que comme une

succession de *progrès* dispersés accomplis dans de multiples domaines.

IV - Les *moteurs* de cette Grande Transformation continue sont maintenant mieux identifiés. D'une part, la recomposition-concentration de l'espace habité et ses effets sur l'environnement, la technicisation du monde poussée toujours plus avant, l'économisme dominant stimulé par le capitalisme financier, il en résulte l'émergence de « nouveaux nouveaux mondes », et pas seulement d'un monde nouveau.

D'autre part, la mondialisation, elle résulte de la mise en communication généralisée de toutes les sociétés de ce temps, de l'œuvre des réseaux régissant les activités « immatérielles », comme des nouvelles formes de circulation des hommes, des choses et des capitaux. Une mondialisation d'où résultent les bouleversements des rapports de puissance entre pays, des structures du marché du travail et des répartitions de l'inégalité, et *aussi* des confrontations entre la modernité dominatrice et les civilisations dans leur diversité.



Les sciences sociales sont plus directement concernées par l'extension des « nouveaux nouveaux mondes ». Ils deviennent toujours davantage ceux que nous habitons, de moins en moins dépendants de la géographie et des lieux « anthropologiques ». Ceux qui donnent forme aux pratiques et aux représentations de la

vie quotidienne, et à l'organisation des grands domaines d'action.

On peut les imaginer sous l'aspect de « quatre continents » qui se constituent continûment :

1. Le *continent du vivant* issu des biotechnologies. C'est celui où s'engendre *l'homme fabriqué* que nous devenons, celui où

le vivant se modifie et se réalise en des formes inédites, se marie à des créatures « machinelles ».

2. Le *continent du numérique* né de « l'informatique », qui entraîne la numérisation du réel. C'est celui où l'ordre immatériel se substitue vite à l'ordre de la matérialité et des corps, celui où le temps et la distance se dissolvent, celui de l'agir immédiat.

3. Le *continent de la communication*, qui est aussi celui des mises en relation rapides et planétaires. La révolution des médias y crée une permanence et une ubiquité de l'information que les paroles, les textes et les images expriment. C'est le domaine des savoirs inédits que l'imagerie technicisée révèle, plus banalement, c'est le domaine où se multiplient les mises en scènes de la vie collective et les jeux d'apparences.

4. Le *continent du virtuel* constitue par le calcul et les machines un monde parallèle, une doublure du « réel ». L'expérimentation peut s'y effectuer en simulation, l'imaginaire s'y nourrit, la société réelle peut se doubler d'une société simulée où des « avatars » humains mènent une « seconde vie ».

Ces « continents » ne sont pas réductibles à ceux qui servent de cadre, de scènes, à des fictions futuristes. Ils existent, ils sont déjà là, ils s'étendent vite en bouleversant les paysages humains. Nous les habitons, nous y développons nos pratiques avec le sentiment d'y devenir en quelque sorte dépayés, « étrangers ».

C'est bien là ce qui nous contraint par deux exigences : *explorer* ces mondes changeants et mal connus ; *renouveler* profondément nos « outils », nos langages, nos modes interprétatifs. C'est là, pour l'Association, une provocation à un « nouveau commencement ». Son histoire prouve qu'elle pourrait le faire.



**Monique Hirschhorn,**  
**Présidente de l'Aislf 2004-2008**  
**Université Paris Descartes, France**

À une époque où se multiplient les commémorations de toute sorte, il y a presque quelque chose d'incongru à s'interroger sur la nécessité de célébrer le cinquantenaire de l'AISLF. Comme le souligne Pierre Nora dans son analyse de la métamorphose de la commémoration, au modèle historique et traditionnel de la commémoration comme affirmation de la perpétuité nationale a succédé le modèle de la commémoration « localisée », qui émane des groupes les plus divers et représente pour ceux-ci une manière d'exprimer et de consolider leur identité. L'AISLF en fêtant son cinquantenaire n'a fait que s'inscrire dans un mouvement quasiment naturel à tel point que, pour les membres du bureau de l'AISLF, la question des raisons de la célébration ne s'est jamais posée. La seule question a été celle de savoir comment célébrer : dans quel lieu et de quelle manière.

On peut toutefois faire une remarque sur le choix de fêter le cinquantenaire. En dehors des commémorations annuelles qui envahissent notre calendrier et semblent réservées à des célébrations à dimension politique, visiblement tout est possible. Il n'y a pratiquement pas de règle. On fête aussi bien les dix ans, les vingt ans ou encore les cinquante ans d'existence d'un organisme, l'anniversaire de la mort ou de la naissance d'un artiste un demi-siècle ou un siècle plus tard, le centenaire, le bicentenaire, le tricentenaire d'un événement... Rares sont les dates qui s'imposent comme l'an 2000, fin de millénaire et fin de siècle. Il suffit que le laps de temps écoulé semble porteur d'un minimum de signification au regard de ceux qui font ce choix.

En ce qui concerne l'AISLF, celui du cinquantenaire s'est imposé probablement d'abord sur la base d'une personnification de l'Association. Comme pour un individu, le fait d'avoir cinquante devait représenter une étape importante avoir un sens. Sens qui est d'abord celui de la capacité à durer, à se maintenir en dépit des transformations. Et c'est un des

intérêts de la commémoration que de nous inviter à réfléchir sur celles-ci. Il n'y a en effet pas grand-chose de commun entre l'Association créée en 1958, qui regroupait sur la base de la cooptation un petit nombre de sociologues venant essentiellement de France, de Belgique, de Suisse et du Québec, et l'Association d'aujourd'hui comprenant près de 1700 membres venant de plus de 60 pays, y compris des pays non francophones. Les objectifs ont également changé. Il ne s'agit plus de protéger la sociologie francophone et la langue française de l'hégémonie croissante de la sociologie américaine et de la langue anglaise, mais de promouvoir le pluralisme linguistique et de maintenir un réseau francophone ayant sa spécificité non seulement du fait des origines nationales de ses membres, mais aussi des problématiques, des concepts, les pratiques qui y circulent. Il est vrai qu'entre temps le contexte s'est profondément modifié. La sociologie s'est développée dans les pays d'où venaient initialement la majorité des membres, mais aussi dans d'autres régions francophones en particulier au Maghreb et en Afrique. Un autre intérêt de s'arrêter sur cette date est d'avoir encore la possibilité de faire appel à la mémoire vivante, celle des témoins. Un certain nombre des présidents d'honneur et des membres actuels de l'Association ont connu personnellement les fondateurs. Deux des actuels présidents d'honneur, Georges Balandier et Marcel Bolle de Bal étaient présents lors de la création de l'Association à Bruxelles.

Mais si le choix du moment s'est imposé comme une évidence, celui du lieu a été moins facile. La fidélité à l'histoire de l'Association aurait dû conduire à choisir l'Université libre de Bruxelles, puisque c'était effectivement en cet endroit que l'Association avait été créée. Mais nos collègues belges n'étaient pas disponibles pour prendre en charge l'organisation de la manifestation. C'est donc la Sorbonne qui a été choisie en ce qu'elle représente *un lieu de mémoire*. Mémoire mythique de l'Université de Paris même si existe, comme on le sait, une solution de continuité entre la Sorbonne du XIIIe siècle, la nouvelle Sorbonne reconstruite institutionnellement et matériellement à la fin du XIXème siècle par la troisième République, et enfin la Sorbonne actuelle, siège du rectorat de Paris, de l'Université de Paris IV, et dans laquelle l'Université de Paris 1 et de Paris Descartes ont des locaux. Mémoire d'un des pères fondateurs

de la sociologie, Émile Durkheim, qui, après avoir été nommé chargé de cours à la Faculté des lettres de Bordeaux, vint à la Faculté des lettres de Paris et y termina sa carrière en tant que titulaire de chaire. Mémoire de Georges Gurvitch, élu dans cette même faculté, comme un peu plus tard Georges Balandier. Ce lien particulièrement fort avec la Sorbonne s'est d'ailleurs maintenu après 1968, lors de la constitution des nouvelles universités parisiennes. Les sociologues, venant de la Faculté des lettres de Paris dont Georges Balandier, ont rejoint les médecins dans le cadre de la nouvelle université Paris 5 René Descartes, mais ont gardé une partie de leurs locaux en Sorbonne ainsi que, lors de la création dans l'Université de la faculté des sciences humaines et sociales, l'appellation Sorbonne pour cette faculté.



Restait la manière de commémorer. Il nous est apparu que si nous voulions que cette célébration soit effectivement à la fois pour l'Association une manière d'affirmer sa permanence et de réfléchir à son évolution, il n'y avait pas de meilleur choix que de donner la parole à Georges Balandier, le président qui a été le plus impliqué dans la création de l'Association et qui dispose du recul nécessaire pour mesurer le chemin parcouru et apprécier le rôle qu'elle peut jouer aujourd'hui, ainsi que d'organiser une table ronde avec les autres présidents d'honneur. En présence d'un public nombreux, la manifestation, organisée par la présidente sortante et présidée par le nouveau président, s'est donc déroulée dans l'amphithéâtre Louis Liard, la présence du vice-chancelier des Universités de Paris, Pierre Grégory, et du président actuel de l'Université René Descartes, Axel Khan, montrant, s'il le fallait, que La Sorbonne, en tant que *lieu de mémoire*, appartient aussi aux sociologues francophones.

**Daniel Mercure,  
Président de l'Aislf 2000-2004  
Université Laval, Québec, Canada**

### **L'avenir de l'AISLF aujourd'hui**

Dès sa fondation, l'AISLF a suscité un vif intérêt de la part de la communauté sociologique internationale – principalement francophone ou partiellement francophone – qui a vu, dans notre association, une voie d'ouverture vers une manière différente de penser le social en regard des nouvelles formes de positivisme et de réductionnisme en cours d'affirmation à l'époque. Ce n'est donc pas l'Autre ou un quelconque repli identitaire qui était en cause, mais un désir d'ouverture et de pluralité devant les risques d'enfermement dans une sociologie uniformisée à prétention universelle. Ne perdons pas cela de vue au moment de réfléchir à notre avenir. Qu'une importante communauté savante, ayant en partage une riche tradition scientifique, affirme son intention d'être l'auteur de son devenir scientifique sur la scène internationale et de demeurer maître de son ordre du jour scientifique justifie pleinement, et sur des bases académiques, la pertinence d'une association comme la nôtre, au même titre que d'autres associations scientifiques internationales en sciences sociales. Tout au long de l'histoire de notre association, cette vision plurielle de la sociologie a emprunté maintes voies, s'est affirmée de différentes manières, mais ne s'est jamais démentie. Une telle vision est consubstantielle de notre identité. De fait, favoriser la diversité scientifique et culturelle a toujours été au cœur du projet savant de l'AISLF et, à mon sens, doit le demeurer.

Au fil des décennies, l'AISLF s'est néanmoins transformée, sans pour autant perdre de vue une telle perspective. Elle a d'abord renforcé sa dynamique scientifique, notamment par la création de comités de recherche et de groupes de travail et par la multiplication de colloques et de séminaires entre les congrès. Ensuite, elle s'est grandement internationalisée. L'Association a étendu ses réseaux et s'est davantage ouverte à d'autres espaces géographiques, linguistiques et culturels ; elle a aussi multiplié le nombre de ses partenaires associatifs internationaux et

nationaux, y compris dans maints pays dont la principale langue d'usage n'est pas le français ; elle s'est également dotée d'un Bureau élu de plus en plus international. Enfin, plus récemment, diverses réformes ont modifié de manière substantielle la vie de notre association, ce dont j'ai été un témoin direct. En guise d'illustration, soulignons la modernisation réussie de nos moyens de communication et d'information : le remplacement du *Bulletin de liaison* par la *Lettre de l'Aislf* et le Petit bulletin ; la création d'une revue scientifique et d'un site Internet riche en informations sur la vie scientifique de notre association et de la communauté sociologique internationale ; la multiplication de consultations internes, notamment auprès des responsables des comités de recherche et des groupes de travail, lesquels participent de plus en plus à la programmation de nos grands congrès, de même qu'aux colloques organisés par le Bureau. Il est notable que tous ces changements, y compris la très forte croissance du nombre de nos membres au cours de la dernière décennie, n'aient pas entaché la dynamique « réseau » et « conviviale » qui a si bien servi l'association par le passé. Une telle dynamique fait parfois un peu sourire mes collègues étatsuniens actifs dans la vie associative sociologique de leur pays et qui connaissent l'AISLF, mais comme me le disait l'un d'entre eux, c'est un sourire d'envie. En effet, ce type de lien social qui nous caractérise tant est aussi synonyme de flexibilité et de communication directe. Il suffit de présider une assemblée générale de l'AISLF pour comprendre que la dérive bureaucratique de notre association, ce n'est pas pour demain, du moins dans l'esprit de nos membres, et c'est tant mieux.

Comment penser l'avenir de l'AISLF ? Tabler sur nos deux forces présentées ci-dessus, bien sûr ; demeurer sensible aux demandes de nos membres, cela va de soi ; multiplier les services dispensés à nos collègues et accroître l'efficacité de nos moyens de communication sans pour autant nous transformer en organisation bureaucratique fermée sur elle-même, c'est évident ; accroître nos partenariats internationaux, sans l'ombre d'un doute. Mais ce n'est pas tout, tant s'en faut.

À mon sens, le principal défi que nous avons à relever est plutôt arrimé au devenir de notre



discipline, dont nous sommes, sans prétention, mais sans complexe d'infériorité, un acteur, un acteur parmi tant d'autres évidemment. Notre discipline me semble marquée, d'une part, par l'éclatement des élaborations théoriques qui offrent une lecture globale de notre monde contemporain, sans pour autant que celles-ci ne donnent suffisamment lieu à de véritables confrontations des perspectives d'interprétation proposées et, d'autre part et surtout, par un très fort fractionnement des savoirs circonscrits à des objets de plus en plus limités quant à leur amplitude. Sommes-nous en présence de deux nouvelles formes d'enfermement ? Peut-être ! D'un côté, le déficit de débats argumentés sur la validité des diverses perspectives théoriques en vue de comprendre la société globale ; de l'autre, la fin de la société globale comme visée de savoirs construits sur une base empirique. En raison de sa tradition et du profil de ses membres, L'AISLF est bien outillée pour relever les défis savants que soulèvent de telles tendances. De fait, toute l'histoire de L'AISLF montre une forte sensibilité à l'étude de la société globale, ce dont témoignent, par exemple, les intitulés de nos différents congrès depuis 1958 ; ce que révèle aussi le cahier de publications de plusieurs de nos membres les plus éminents. Être plus attentif à l'étude de la société globale ne saurait pour autant résumer nos ambitions légitimes en vue d'établir notre futur calendrier scientifique. Deux autres enjeux me semblent dignes de mention.

Le premier a trait à notre capacité comme discipline à circonscrire et à étudier les dynamiques sociales novatrices, c'est-à-dire à réaffirmer la présence de la sociologie comme savoir pertinent en vue de comprendre les changements sociaux en cours ou en voie d'élaboration ; autrement dit, à demeurer à l'avant-garde du savoir sur notre agir social en devenir. À mon sens, la mise au jour et l'analyse de faits sociaux annonciateurs de changements culturels et structurels profonds devraient, au cours des prochaines années, mobiliser une part importante de nos énergies, à telle enseigne que je suis enclin à penser que la quête d'une meilleure compréhension des faits sociaux de cette nature pourrait même constituer un critère hautement discriminant quant au choix de nos thèmes de colloques et de congrès. Les faits de sociétés émergents ne manquent pas. Ils concernent tout autant nos nouveaux rapports

au temps et à l'espace, à la rationalité et au sacré, à la technique et à la vie quotidienne, soit un ensemble de transformations qui ont des effets sur nos différentes manières de penser et de vivre ensemble.

Le deuxième porte sur les nouvelles pratiques professionnelles propres à notre discipline dont je ne suis pas certain que nous comprenions bien toute la complexité et toute la portée des enjeux, pratiques professionnelles qui ont des incidences majeures sur les nouvelles générations de sociologues et, plus globalement, sur notre discipline telle qu'elle est vécue et mise en œuvre au quotidien à l'extérieur de l'Université. Je crois que nous avons tout intérêt à suivre de très près les changements en cours, à comprendre les nouvelles dynamiques institutionnelles à l'œuvre et à mettre en relief la pertinence de notre discipline auprès des instances concernées. L'histoire récente de certaines disciplines, par exemple la linguistique et la géographie humaine – notamment ce qu'elles sont devenues dans l'espace institutionnel – et aussi, mais dans un autre registre, celle de l'économie – en particulier ce qu'elle est devenue quant à sa substance académique –, mérite une attention soutenue et une analyse approfondie, ne serait-ce qu'en vue de mieux baliser nos réflexions sur l'avenir de la pratique de notre discipline et sa présence dans les différents champs du savoir.

Évidemment, l'ordonnancement des trois priorités proposées ci-dessus est sujet à débat entre nous. Au demeurant, d'autres priorités, tout aussi valables, pourraient être ajoutées. Toutefois, je crois fermement qu'élaborer une vision d'avenir de L'AISLF aujourd'hui, c'est inscrire au premier rang de nos préoccupations le devenir de notre discipline. Et la question est tout autant d'ordre institutionnel que purement académique.



**Liliane Voyé,  
Présidente de l'Aislf 1996-2000  
UCL, Louvain-la-Neuve, Belgique**

Fêter le cinquantenaire d'une Association telle que l'AISLF offre l'occasion de réfléchir à ce que représente celle-ci et à ce qui en constitue la spécificité. Certes, bien des choses pourraient être dites à ce propos mais à mes yeux, quelques traits majeurs se dégagent de son histoire et de son actualité.

Tout d'abord, son caractère scientifique ne fait aucun doute, comme en témoignent notamment les travaux et publications de ses membres et leur implication dans des réseaux de recherche internationaux très actifs, mais aussi la volonté de critique constructive et de débat ouvert qui les anime. Irréductible sur cette exigence de scientificité, l'AISLF entend en même temps – et c'est là une de ses notables caractéristiques – ne pas se tenir à l'écart des changements et des problèmes, du « mouvement dans l'incertitude », pour citer Georges Balandier, qui secoue les sociétés contemporaines, qu'elles soient d'Europe ou d'ailleurs. Comment ne pas évoquer à ce propos les recherches sur l'Afrique de ce même président d'honneur et l'engagement qui fut le sien dans l'histoire politique et sociale de ce continent. Comment ne pas se souvenir aussi de Renaud Sainsaulieu qui a tant investi pour stimuler le développement de la sociologie dans une Europe de l'Est sortant de trois quarts de siècle de pensée muselée. Ainsi sans transiger sur ses exigences scientifiques, l'AISLF veut-elle développer une sociologie qui, loin d'être enfermée dans une tour d'ivoire, affronte les situations concrètes du monde d'aujourd'hui en se proposant de collaborer à leur compréhension et, à partir de là, d'aider à la résolution des problèmes qu'elles posent, à la découverte des perspectives qui les habitent ou à la mise en œuvre des potentialités qu'elles recèlent.

Un autre trait majeur de l'AISLF est, comme en témoigne son nom, le partage d'une même langue, le français, et, à partir de celle-ci, l'appartenance à une culture largement commune. Toutefois, il s'agit d'une langue et

d'une culture marquées par la diversité. Que l'on songe au Français du Québec qui, non seulement a gardé des marques de son histoire, mais que son voisinage avec les provinces anglophones du Canada et avec les États-Unis conduit à produire une sociologie qui puise à diverses sources, à s'alimenter de différentes inspirations et à inventer des mots nouveaux et des expressions originales qui, outre qu'ils enrichissent la langue, contribuent parfois à la révéler à elle-même. Que l'on pense aussi à la Belgique et à la Suisse où les cultures latines et germaniques se partagent le territoire, y amenant la sociologie francophone à s'enrichir des apports des sociologies allemande et anglo-saxonne. Et que l'on réfléchisse à l'Afrique, tant sub-saharienne que du Nord, qui colore le français de ses réminiscences ethniques et de ses expériences quotidiennes particulières. Ainsi, loin de l'enfermer sur lui-même, le français de



l'AISLF, parce qu'il est multiple, incite notre Association à s'ouvrir sur la sociologie qui se développe dans d'autres cultures et avec d'autres langues. Certains colloques viennent d'ailleurs témoigner de ce souci : ceux qui se sont tenus sur Weber, sur Simmel et sur la sociologie américaine en sont des exemples. Et l'origine nationale des membres, leurs travaux, le choix des

lieux, des thèmes et des intervenants des Congrès apportent une autre preuve de cette volonté d'ouverture qui se conjugue avec la défense de l'existence d'une sociologie francophone à côté d'autres sociologies et avec le refus d'une pensée sociologique unique, menaçant d'engloutir toutes les autres et d'ainsi appauvrir cette discipline dans son ensemble.

Ce regard porté par l'AISLF vers des ailleurs ne se limite pas à ceux définis par la langue. Il se tourne aussi vers ceux que représentent d'autres disciplines scientifiques. Notre Association a en effet depuis longtemps déjà manifesté son souci de tenir compte des perspectives d'autres disciplines de sciences humaines – psychologie, économie, droit, histoire. Mais elle ne s'en est pas tenue là. Plus récemment, elle s'est aussi intéressée à ce que peuvent apporter à sa

réflexion et à ses analyses des disciplines plus éloignées d'elle-même. Le Congrès de Tours (2004) en a offert une illustration patente, en ouvrant sa tribune à un éthologue-primatologue, à un physiologiste-neurobiologiste et à un médecin, lors d'une passionnante table-ronde consacrée à « L'individu au centre des recompositions disciplinaires ». Ainsi face à la complexité croissante de nos sociétés et aux turbulences qui les secouent, l'AISLF entend-elle affirmer la nécessité d'un travail multidisciplinaire qui s'accompagne d'une réflexion pointue sur la sociologie elle-même et son fondement épistémologique. C'est là à mon sens une autre qualité de l'AISLF qui, sans complaisance, se veut sans cesse vigilante vis-à-vis de la discipline qui est la sienne, des théories qu'elle met en œuvre, des méthodes qu'elle utilise, des concepts et paradigmes autour desquels elle se développe.

Parmi tout ce qui me vient à l'esprit à propos de l'AISLF, il est aussi une autre chose, à mes yeux essentielle. Si les Congrès qui se déroulent tous les quatre ans constituent des moments forts de la vie de l'Association et une sorte de vitrine de ses activités, celle-ci repose avant tout sur le dynamisme et le travail permanent de ses Comités de recherche (CR) et Groupes de travail (GT). Ceux-ci constituent autant de réseaux internationaux qui se réunissent régulièrement autour de leur objet spécifique d'intérêt, s'engagent dans des recherches communes et comparatives et publient avec constance les résultats de leurs travaux. En outre, les représentants des CR et GT sont directement impliqués dans la sélection du thème des Congrès et dans l'élaboration du programme de ceux-ci, que leurs colloques réguliers contribuent souvent à peaufiner. Ils partagent ainsi la préparation scientifique des Congrès avec le Bureau de l'AISLF dont les deux réunions annuelles sont largement consacrées à l'exercice scientifique difficile que représente la définition du thème du Congrès suivant et l'élaboration du contenu de celui-ci. On le voit : plus nettement sans doute que ce n'est le cas dans certaines autres associations, le Bureau, loin d'être une simple instance de gestion, se définit comme un lieu de réflexion scientifique où chaque membre est tenu de contribuer à l'orientation de la pensée savante et à l'actualisation de la discipline. La collaboration régulière entre les représentants des CR et GT

et le Bureau témoigne par ailleurs d'une autre caractéristique de l'AISLF : son souci d'un fonctionnement participatif, où la parole de chacun est sérieusement prise en compte.

Enfin, comment ne pas dire un mot de la convivialité qui règne à l'AISLF, des amitiés durables qui s'y nouent et dépassent souvent le champ scientifique ? Et comment ne pas évoquer le rôle majeur que jouent, tant au plan scientifique et administratif qu'en ce qui touche à la qualité des relations, nos deux plus récentes secrétaires générales adjointes, Christiane Rondi et Odile Saint-Raymond ? Outre l'étonnante connaissance qu'elles ont de l'AISLF, de son histoire et de sa vie, elles sont attentives à chacune et à chacun et aucun appel qui leur est adressé ne reste sans réponse. Sans leur implication constante, l'AISLF ne serait certes pas ce qu'elle est : un lieu privilégié de l'esprit et du cœur.

**Édouard Tiryakian,  
Président de l'Aislf 1988-1992  
Duke University, Durham, NC, USA**

Cette heureuse rencontre qui nous rassemble fait dégager, comme tous rassemblements que Durkheim avaient bien notés dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, de fortes émotions. Pour moi, il y a aussi une double émotion de me trouver dans ce lieu. Primo, nous nous trouvons dans la Salle Louis Liard. Liard m'est quelqu'un de cher, car c'est lui qui découvrit et fut le protecteur d'Émile Durkheim pour qui j'ai depuis bien longtemps un attachement spécial que j'ai exprimé dans maintes publications<sup>1</sup>. Secundo, c'est ici à la faculté de Médecine que mon grand-père paternel, venant de Constantinople, fit ses études avec Claude Bernard pendant l'enfance de la IIIe République, et déposa sa thèse à la Bibliothèque Nationale, où je l'ai découverte.

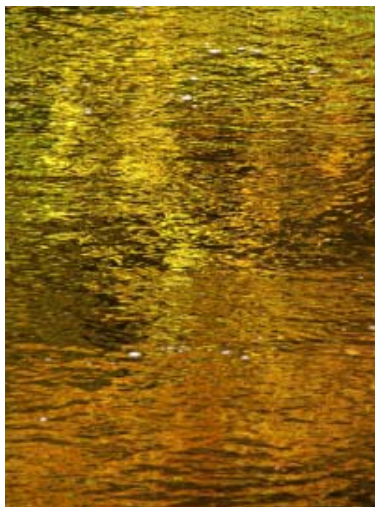
Je me suis joint à l'AISLF au « colloque » de Royaumont en 1965, ce qui me donna l'occasion de faire une randonnée avec Georges Gurvitch, au cours de laquelle il me raconta ses aventures en Russie révolutionnaire et ses rapports tumultueux avec Lénine. Quel privilège pour moi de l'écouter, comme je l'avais fait avec un de

mes maîtres à Harvard, Pitirim Sorokin, lui aussi expulsé par Lénine ! Royaumont me décida de me joindre aux autres colloques (devenus plus tard dans les années 1980 « congrès ») de l'AISLF, commençant avec celui de Neuchâtel en octobre 1968. Nous fûmes chaleureusement accueillis par Maurice Énard, doyen et dévoué membre de l'AISLF. Georges Balandier avec son don de mettre le doigt sur le changement culturel avait proposé en 1965 comme thème du prochain colloque celui des « Mutations et Changement Social » – et quel éclatement de mutations ne s'est-il pas manifesté d'un bout du monde à l'autre en « 1968 » ! Balandier a donné à l'AISLF l'avantage de nous faire voir les liens entre le culturel et la contestation du pouvoir.

Mais son rôle de médiateur a servi encore deux fois pour maintenir l'équilibre de l'AISLF. D'abord, le « colloque » de Hammamet en 1971 a presque fait imploser l'AISLF la nuit de l'Assemblée Générale quand le bureau sortant a présenté ses candidats, y compris, pour la présidence, un homme politique local qui n'avait fait

aucune contribution antérieure à l'AISLF. Il y eut une révolte sur place, un vaste tohu-bohu, presque un éclatement des liens de l'association. Presque au dernier moment (il était quelques minutes avant minuit), Georges Balandier prit le micro et proposa que tout le monde se retire en groupes nationaux et revienne environ une heure après, grosso

modo, pour présenter leurs candidats, avec un compromis qu'il serait inutile de répéter maintenant. Comme tous avaient confiance dans le jugement et la sagesse de Balandier, on accepta, et l'AISLF fut sauvée d'un mauvais sort. Encore une fois, au colloque de Toulouse, j'ai vu de près Balandier persuader un réticent Raymond Ledrut d'accepter la présidence et de convaincre son administration universitaire de donner des ressources pour un siège social à Toulouse, y compris un secrétariat pour



succéder à Yvonne Roux, qui donna de son âme à l'AISLF toute sa vie.

Mon mandat, 1988-1992, eut lieu pendant des années d'énormes transformations. Vivant aux États-Unis je n'aurais pu faire les préparatifs du congrès de 1992 à Lyon sans l'aide inconditionnelle du vice-président, qui devint un grand ami, Renaud Sainsaulieu. Au congrès de Genève en 1988 on apercevait un ébranlement du monolithe soviétique, et je proposais pour le congrès qui aurait lieu à Lyon quatre ans plus tard le thème « Les Nouveaux Mondes », voulant, en mettant ceci au pluriel, indiquer que dans le domaine des sciences et des technologies, d'autres nouveaux mondes pointaient à l'horizon. À son tour élu président en 1992, Renaud vit un nouveau terrain pour l'AISLF dans les pays de l'Est qui venaient de se débarrasser du lourd manteau soviétique<sup>2</sup>. Avec l'initiative de Renaud Sainsaulieu, l'AISLF a pu initier des colloques avec des colloques roumains et bulgares en 1993 et 1994, et même en Macédoine à Ohrid en 2001.

Je dépasse le temps prévu pour mon intervention. Au cours des années, l'AISLF avec ses présidents, ses bureaux, ses membres (une douzaine au début, aujourd'hui au delà de mille à travers le monde entier) a toujours gardé des traits distinctifs. Cela consiste à être, d'un côté, à la fois une *Gessellschaft* et une *Gemeinschaft* – (une amicale professionnelle), et de l'autre, à faire des ponts entre le noyau central de la francophonie sociologique (France, Suisse, Québec, Belgique) et les zones périphériques. Le plus distant du « centre », le moins facile est-il pour nos collègues de trouver les ressources et les appuis économiques et moraux pour assurer le libre développement de la sociologie comme enseignement et champ de recherche. Sans vouloir tomber dans le piège de la « mission civilisatrice » du 19<sup>e</sup> siècle, on peut affirmer que l'AISLF doit suivre une double mission, être un sol fertile pour de nouvelles directions de la sociologie francophone sans renoncer aux richesses de son passé, et être un champ de liberté pour la sociologie, même dans des régimes autoritaires qui ne veulent d'elle qu'un auxiliaire du pouvoir.

Nous les présidents d'honneur, présents et non présents, je crois que nous avons chacun à notre façon poursuivi cette double mission pendant les premiers 50 ans de l'AISLF. Et maintenant, c'est au tour des nouvelles générations et des nouveaux leaders de l'AISLF de continuer le bon travail !

**NB** : je voudrais remercier Jacqueline Grillet pour son aide à la préparation de ce texte.

#### Notes :

1. Voir mon volume, *For Durkheim: Essays in Historical and Cultural Sociology*, Ashgate Publishing Ltd. 2009.

2. Il faut noter que sous la présidence de Marcel Bolle de Bal, un lien entre l'AISLF et la Pologne avait déjà mené à un colloque à Katowice en Haute Silésie. Notre délégation ne fut pas large, mais bien appréciée par notre hôte polonais Jacek Wodz.

**Christian Lalive d'Épinay,  
Président de l'Aislf 1985-1988  
Université de Genève, Suisse**

#### **L'AISLF : réseau de savoirs, réseaux d'amitié**

1971 : de retour d'Amérique du Sud au terme d'un séjour de six années – formidables et si formatrices, mais c'est là une autre histoire ! – je fus invité au Colloque de l'AISLF à Hammamet, en Tunisie. Occasion unique de rencontrer une brochette de monstres sacrés dont les écrits me nourrissaient : Jacques Berque, Jean Duvignaud, Fernand Dumont, Raymond Ledrut, et plus particulièrement Georges Balandier, Roger Bastide, Maria Isaura Pereira de Queiroz <sup>1</sup> dont les œuvres inspiraient mes propres travaux. La chaleur de l'accueil que réservait aux petits nouveaux une équipe animée par Yvonne Roux, véritable fée aux « doigts de rose » (Homère), la disponibilité généreuse des maîtres, la qualité des débats, la rencontre de contemporains venus des quatre coins de la francophonie et aussi passionnés que moi par leur recherche, voilà qui répondait pleinement à mes attentes. Sans doute, l'enclave touristique aseptisée qu'est Hammamet agaçait certains d'entre nous, habitués à un autre Tiers Monde. Mais voici qu'un soir les cieux se déchaînèrent

et par une aube où mon frère d'armes Jean Kellerhals et moi nous réveillâmes avec 40 cm. d'eau dans notre bungalow, nous vîmes les amis québécois rentrer crottés et détrempés jusqu'aux os. L'orage avait transformé en odysée leur retour d'une réception à l'ambassade du Canada à Tunis : voitures enlisées dans des oueds gorgés d'eau qu'ils durent traverser à gué en bravant les flots et au prix, dès le lendemain, de magnifiques éternuements. Et puis aussi, une Assemblée générale qui tourne au psychodrame <sup>2</sup>, avec ce morceau de bravoure d'un des illustres (« *vous n'allez pas me donner des leçons de morale ; j'ai fait la Résistance, moi !* »), propos qui, tout compte fait, nous permit de ramener à taille humaine ces maîtres que nous avions hissé sur le pavois. Merveilleux souvenirs !

De fait, Hammamet, avec l'affrontement générationnel que provoqua l'Assemblée générale, marque une première transition de l'AISLF. Voulu au départ par Georges Gurvitch et son complice, le subtil et truculent Henri Janne, comme le cénacle francophone des professeurs de sociologie (avec la volonté marquée de Gurvitch que ces collègues se comportent en disciples répandant jusqu'aux confins la bonne parole de la « réciprocité de perspective » et des « paliers en profondeur » !). La disparition de Georges Gurvitch amena ses successeurs, Henri Janne et Georges Balandier en tête, à ouvrir le club aux nouvelles générations en y conviant amis et élèves. Le succès même de cette ouverture, et la demande toujours accrue de participation – demande autant qualitative, d'implication, que quantitative – imposa peu à peu une réflexion sur le fonctionnement et l'organisation de l'Association tout en exigeant une modernisation de l'outil de travail.

**Fonctionnement et organisation** : jusqu'aux années 1980, la vie de l'AISLF reposait essentiellement sur ses colloques triennaux ; dans l'entre-deux n'avait guère lieu qu'une table ronde, certes de haut niveau mais à participation restreinte (sur invitation), qui était suivie d'une réunion du Bureau. La nouvelle génération souhaitait que les échanges se poursuivent d'un colloque (qu'on rebaptisera congrès) à l'autre et c'est ainsi que, que de Bruxelles (1985) à Lyon (1992) en passant par Genève (1988) sous

l'impulsion (entre autres) de Jean-Michel Berthelot, Jean Kellerhals, Liliane Voyé, Daniel Mercure, du signataire et d'autres, Groupes de travail (GT) et Comités de recherche (CR) « champignonnières », précieux réseaux d'échange et de stimulation entre ceux qui partagent une problématique ou un 'objet' de recherche. Parallèlement, des membres qui goûtent au français au point d'en avoir fait leur seconde langue invitèrent l'AISLF à se réunir au-delà des frontières de la francophonie. Édouard Tiryakian fut le pionnier de ces rencontres outre-francophonie (la Nouvelle Orléans, 1984, avec un clin d'œil au pays cajun !), Jacek Wodz (Katowice, 1986) et Antonio Gonçalves (Porto, 1987) prirent la relève, jusqu'à ce que cela devint une habitude, à tel point que deux des congrès, dont le dernier, ont été organisés dans des terres non francophones (Evora, 1996 ; Istanbul, 2008).

Ces développements auraient-ils été pensables sans la *modernisation technologique* de l'AISLF ? En 1982 s'invente en Californie la microinformatique ; et très vite l'ordinateur, de bureau ou portable, s'introduit dans la vie quotidienne des universités et des chercheurs. Depuis 1984, de retour d'un congé sabbatique passé entre Toronto et Berkeley pendant lequel je pus mesurer les enjeux et avantages de cette révolution, je me suis employé à l'informatisation du secrétariat, avec Christiane Rondi qui surmonta vite ses réticences pour déployer le zèle d'une convertie ! Puis les ordinateurs tissèrent leur « toile » et ce fut sans problème majeur, avec cette passionnée qu'est Odile Saint-Raymond, que l'AISLF y fit sa niche, se dotant d'un site à partir duquel elle adresse à ses membres moult *Bulletin* et *Lettre*, leur proposant même son dernier bébé : *SociologieS*, la revue « en ligne » de notre Association.

De cette double transition qui conduit d'une association de quelques petites dizaines de professeurs à celle de plus d'un millier de sociologues, d'un cénacle de savants à une association de professionnels, Georges Balandier en a décrit l'enchâssement historique et sociétal dans sa conférence commémorative. Aurait-elle eu pour prix un refroidissement bureaucratique, une « perte d'âme »? Chacun ne peut ici répondre que pour soi, selon son expérience et son sentiment. Pour ma part, à observer le déroulement de nos rencontres, grandes ou petites, n'y font défaut aujourd'hui

ni l'effervescence et ni le volcanique chers au père fondateur, Georges Gurvitch ! Le changement d'échelle numérique de l'AISLF a été, à mon sens, harmonieusement équilibré par sa démultiplication en un ensemble de réseaux gravitant autour des CR et des GT, dont les membres échangent en permanence par l'intermédiaire du courriel – avec l'étonnante proximité virtuelle qu'il provoque – pour se retrouver en chair et en os lors des colloques et congrès, si bien que chacun vit, travaille et pense avec sa petite famille au sein de la grande tribu.

Pour ma part, ma reconnaissance envers l'AISLF – envers ces collègues, femmes et hommes qui ont fait cette institution et qui lui donnent aujourd'hui sa qualité savante comme sa qualité humaine – ma dette tient en ce qu'en m'accueillant elle ne m'a pas seulement offert une famille du savoir, mais m'a invité à transformer en liens d'amitié des relations basées à l'origine sur l'estime et l'échange scientifique, me dotant ainsi peu à peu d'un réseau d'amis qui traverse l'Europe, enjambe la Méditerranée et franchit l'Atlantique pour parcourir les Amériques. D'après ce que me racontent mes cadets, il en va aujourd'hui de même pour eux. Alors, longue vie à l'AISLF, fringante quinquagénaire !

## Notes

1. M. I. Pereira de Queiroz, anthropologue et sociologue brésilienne, a été la première femme et la première ressortissante du « Tiers Monde » élue au Bureau (1965-1971). L'AISLF lui a rendu hommage récemment en republiant dans *SociologieS* son remarquable article « Identité culturelle et identité nationale au Brésil », ainsi qu'un texte introductif de Maria Helena Rocha Antuniassi (cf : <http://sociologies.revues.org/document2103.html>)
2. On trouvera un autre écho du colloque de Hammamet dans le texte d'E. Tiryakian.



**Marcel Bolle de Bal,  
Président de l'Aislf 1982-1985  
Université libre de Bruxelles, Belgique**

Oserais-je vous dire que je suis ému ? Ému par le discours comme toujours brillant de Georges Balandier, ému par cette cérémonie qui remue en moi tant de souvenirs, ému de retrouver ici, en ce lieu symbolique, maints compagnons de route dans notre combat pour la défense de la langue française en sociologie, ému également pour trois raisons principales que, avec votre permission, je vais évoquer maintenant.

**Première raison d'émotion : le souvenir de l'Assemblée Constituante de 1958**

Car voici 50 ans je participais déjà à cette fameuse et historique assemblée de Bruxelles, présidée par le couple d'amis/complices Georges Gurvitch et Henri Janne (ce dernier, mon maître et mon ami, fêterait aujourd'hui ses 100 ans ...).

De cette mémorable réunion survivent aujourd'hui, d'après les informations que j'ai pu recueillir et sauf omission de ma part, trois participants toujours vivants et actifs <sup>1</sup> : Françoise Leclercq, mon épouse ici présente, alors jeune chercheuse en sociologie de l'art, du cinéma et des loisirs, dans le sillage de Joffre Dumazedier et Edgar Morin ; votre serviteur, alors jeune chercheur en sociologie du travail, tentant de relier et synthétiser les théories de Michel Crozier et Alain Touraine et, enfin et surtout, Guy Rocher, important sociologue québécois, un « grand monsieur » honorant notre discipline, élu trésorier du premier bureau de l'AISLF, toujours à l'œuvre en tant qu'enseignant apprécié à 85 ans dans un pays, celui de la Belle Province (le Québec), où la loi n'impose pas une date de mise obligatoire à la retraite. En fait il aurait dû être à cette table, lui toujours proche de nous et qui aurait pu être un de nos grands présidents...

**Deuxième raison d'émotion : le souvenir du XIe Congrès AISLF en cette même salle Liard**

1982 : près d'un quart de siècle a passé et voici que mes collègues, en ce lieu prestigieux me font l'honneur de m'élire à la présidence de l'AISLF, au terme d'un Congrès organisé par le regretté Raymond Ledrut, avec la participation

remarquée de trois invités de marque : Pierre Bourdieu, Jacques Ellul et Edgar Morin, venus nous entretenir des « *Tâches et défis des sciences sociales dans les années 80* ». La Table ronde finale réunit, un peu comme aujourd'hui, plusieurs présidents d'honneur : Georges Balandier de Paris, Maurice Erard de Neuchâtel, Fernand Dumont de Québec, Raymond Ledrut de Toulouse. Vous comprenez donc l'émotion qui m'étreint en revivant ici le souvenir de ce moment marquant de mon engagement de sociologue...

Dans l'équipe qui m'entoure à partir de cet instant, figurent deux piliers essentiels de l'AISLF : Yvonne Roux et Christiane Rondi, lesquelles ont toutes deux, au fil de ce demi-siècle, assuré la continuité du secrétariat général et surtout une fonction capitale de reliance entre les membres d'une association en constante croissance... fonction actuellement reprise avec une notable efficacité par Odile Saint-Raymond.

Me voici donc élu avec comme ambition affirmée la volonté de relier les différentes tribus de la sociologie en France, de revaloriser le rôle des sociologies francophones périphériques, d'encourager l'ouverture de nouvelles voies pour la théorie et la pratique sociologiques. Je vais m'arrêter un instant sur ce dernier point <sup>2</sup>.

**Troisième raison d'émotion : une pensée vers notre président, collègue et grand ami Renaud Sainsaulieu, récemment et trop tôt disparu**

Dans sa préface à mon livre de souvenirs, il a, avec son intelligence sans cesse en éveil, décrit l'AISLF comme un « phénomène social total », soulignant, entre autres, l'extraordinaire capacité qu'elle développe chez ses membres de vivre des échanges intellectuels de manière conviviale (expérience plutôt rare dans notre « petit monde » de la sociologie...), mettant en avant le développement d'une vision interculturelle tant des sociétés que des concepts en sociologie et définissant notre vocation profonde comme étant, plutôt que de dire à la société sa vérité, de produire de la société, de construire de la société durable... en commençant par notre discipline.

En relisant ces propos de Renaud, je ne puis que remonter dans le temps, me souvenir de l'AG de 1958. Où se tenait-elle, cette réunion

fondatrice ? Dans la grande salle du superbe vieil Institut de Sociologie Solvay, récemment restauré grâce à mon ex-assistant Valmy Féaux, sociologue engagé au point d'être devenu ministre. Un bâtiment construit tout au début du XXe siècle à partir des plans dressés par Émile Waxweiler, premier directeur de cet institut. Salle profondément symbolique dans sa conception : autour d'un vaste espace de lecture, une série de cellules représentant les sciences sociales particulières (économie, démographie, psychologie, histoire, géographie, anthropologie, droit, etc.), recouvertes par une voûte représentant la sociologie chapeautant et synthétisant tous les apports de ces sciences particulières. Le projet de Solvay, industriel mécène sensible aux questions sociales, était d'encourager (en 1898 déjà !) le développement et la conjonction (la reliance) entre les deux dimensions essentielles de la sociologie, du travail du sociologue : la théorie et la pratique. Projet que personnellement j'ai porté toute ma vie durant. Projet qui nous a reliés, Renaud et moi.

Deux grands axes, donc à mon **projet (mon utopie ?) de sociologue** <sup>3</sup> :

*D'un point de vue théorique :*

- pour une *sociologie existentielle*, ouverte aux apports de la psychologie, de la psychosociologie, de la philosophie, de l'anthropologie ;
- pour une sociologie qui, par delà l'étude des structures sociales et des mouvements sociaux, et parallèlement à eux, se consacre, d'un point de vue social, à celle des problèmes essentiels de l'existence humaine (la vie, l'amour, la mort, etc.) ;
- pour une sociologie qui intègre dans ses analyses l'affectif, le subjectif, l'irrationnel ;
- pour une sociologie qui, dans ses modèles souvent excessivement rationnels et objectifs, fasse une juste place aux paradoxes et aux émotions (comme celles que nous éprouvons en ce moment ...) ;

*D'un point de vue pratique :*

- que soit développées ces branches sociologiques émergentes et pleines d'avenir que sont la sociologie appliquée, la sociologie clinique, la socianalyse ; les recherches-actions, la sociologie professionnelle ;
- que soit assumée la conviction que former des sociologues a) ne peut consister uniquement à produire des chercheurs fondamentaux (les postes disponibles seront de toute évidence notoirement limités dans un futur déjà présent

...) ; b) doit viser, parallèlement, à former des agents de changement social, maîtrisant pour ce faire les techniques d'entretien, de dynamique des groupes, de conduite de réunions et d'analyse institutionnelle

En d'autres termes : je plaide pour le développement d'une **sociologie plurielle**. Voie que l'AISLF, par le canal de ses *Comités de recherche* (CR) et *Groupes de travail* (GT) en pleine effervescence vitale, défriche de façon impressionnante.

En ce moment de célébration académique et collective, comment ne pas évoquer les mânes du sociologue Dufour, notre maître injustement oublié, auquel nous avons consacré maints débats au sein de divers colloques de l'AISLF, notamment avec le concours de Jean-Michel Berthelot, Christian Lalive d'Épinay, Lilane Voyé et Édouard Tiryakian, lequel a exhumé de ses archives certaines précieuses correspondances du méconnu Dufour avec ses collègues Durkheim et Weber... ? Bref j'ai aimé et j'aime toujours l'AISLF, ce grand amour de ma vie professionnelle, elle qui m'a beaucoup donné en matière de créativité, fraternité, amitié et convivialité. J'ai cru en elle et je crois en elle. Merci à vous, à cette table et dans cette salle, de m'avoir permis de vivre cet instant précieux avant mon passage à l'Orient Éternel. Merci de m'avoir incité à vous exprimer ma conviction que notre association chérie nous survivra longtemps encore afin de poursuivre son juste combat sociologique et culturel, grâce au renouvellement constant et expansif de ses membres actifs, militants de plus en plus diversifiés, pluralistes et engagés, appelés à comprendre et gérer ces « nouveaux nouveaux mondes » dont Georges Balandier vient nous annoncer l'émergence.

## Notes

1. Georges Balandier m'a confié que, contrairement ce qui m'avait été dit, il y était également. Dont acte.
2. Pour les anecdotes (elles furent nombreuses et souvent croustillantes), je ne puis que renvoyer à mon livre de souvenirs, préfacé par Renaud Sainsaulieu : *La sociologie de langue française. Un enjeu, un combat. Souvenirs d'un acteur*. Paris, L'Harmattan, 2001.
3. Projet/utopie exposé pour la première fois de façon structurée dans mon adresse présidentielle de sortie de charge à Bruxelles au terme de notre XIIe Congrès «1984... et après ? L'individu et la machine sociale», Bruxelles 1985. Voir Marcel Bolle De Bal, «La sociologie ... et la personne ? ou J'ai même rencontré un sociologue heureux», dans *Les adieux d'un sociologue heureux. Traces d'un passage*, Paris, L'Harmattan, 1999, pp.17-50.